

## Mémoires<sup>1</sup>



Savoir d'où on vient et savoir où on va, voilà les bases du métier. Le duc de Saint-Simon n'a pu écrire ce monument de la littérature française, un des rares livres qui puissent se mesurer à la *Recherche du temps perdu* de Marcel Proust, que parce qu'il était à l'heure avec lui-même, qu'il savait qui il était. Les *Mémoires*, photographie animée de la cour royale, sont donc aussi un autoportrait en creux, et même si Saint-Simon semble le grand absent de ces milliers de pages, malgré tout c'est lui qui voit et qui juge. Ce jugement textuel, c'est son portrait, et le texte est tel que l'homme lui-même : assuré, jamais flou. Il regarde tellement la réalité en face qu'il confie, lors de l'agonie de Monseigneur le fils du Roi : « *Moi-même je me trouver[ai] un jour aux portes de la mort* ».

Remettons immédiatement ce document historico-littéraire en perspective : imaginez que l'un des principaux conseillers du président valeureux (s'il en reste) de la première puissance mondiale prenne des notes sans arrêt

---

<sup>1</sup> *Mémoires (Anthologie)*, de Saint-Simon. 2007, Le Livre de Poche, La Pochothèque, 1480 p., 26 €

sur tout ce qu'il fait, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il voit. Il se moque des secrets d'Etat et des susceptibilités, personne ne lui fait peur, il raconte sur ses cahiers toute la réalité, mensonges et incompétences compris. Il dresse le portrait de tous ceux et toutes celles qui lui passent devant les yeux, c'est un appareil radiographique, un scanner automatique. Ce conseiller le plus proche du Roi c'est donc Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, né en 1675, mort en 1755 <sup>2</sup>.

Bien sûr, Saint-Simon frappe d'abord par son art du portrait, presque de la caricature, mais poussée à un point de précision qui fascine. Cet homme-ci : « *C'était un homme simple, doux, humble même par nature, quoiqu'il se sentît fort, très éloigné de se targuer de rien, qui expliquait volontiers ce qu'il savait sans chercher à rien montrer, et dont la modestie était rare en tout genre* », ou cet homme-là : « *Il était aussi président à la chambre des comptes, fort riche et fort avare, mais c'était un homme de beaucoup d'esprit, et qui avait des saillies et des reparties incomparables, beaucoup de lettres, une mémoire nette et admirable, et un parfait répertoire de cour et d'affaires, gai, libre, hardi, volontiers audacieux, mais, à qui ne lui marchait point sur le pied, poli, respectueux, tout à fait en sa place, et sentant extrêmement la vieille cour* », ou cette femme-ci : « *Elle avait été fort belle et galante; quoiqu'elle ne fût pas vieille, les grâces et la beauté s'étaient tournées en gratte-cul. C'était alors une grande et grosse créature fort allante, couleur de soupe au lait, avec de grosses et vilaines lippes et des cheveux de filasse toujours sortants et traînants comme tout son habillement sale, malpropre [...] Sa hardiesse à voler au jeu était inconcevable, et cela ouvertement. On l'y surprenait : elle chantait pouille et empochait* ».

Pour les lecteurs épris de lyrisme que nous sommes, ce qui estomaque chez Saint-Simon, c'est sa capacité à ne jamais nous lasser. Il raconte sans cesse la même histoire, celle des luttes d'influences et des petites gens humaines dans l'entourage royal, sur fond d'apogée puis de lent déclin de la puissance française. Pourquoi ne se fatigue-t-on jamais de lire Saint-Simon ? est-ce parce que les personnages qu'il fait défiler dans son atelier de portraitiste sont tous différents ? non, c'est parce que les choses *bougent*. Le duc est un écrivain

---

<sup>2</sup> Voir aussi l'essai de Cécile Guilbert : *Saint-Simon, ou L'Encre de la subversion*. 1994, Gallimard, 180 p., 18 €

spatial, il montre l'espace et le mouvement qui y apparaît, il invente le vrai cinéma, le seul cinéma. Il a la vie dans l'oeil <sup>3</sup>.

Ouvrez les yeux et ouvrez les oreilles : « *Un peu après, son fils y entra, qui lui parla bas et s'en alla aussitôt : c'était la nouvelle qu'il venait lui apprendre, et que par considération pour moi ils ne me voulurent pas dire. Revenu chez moi, je me mis à écrire en haut quelque chose sur les milices de Blaye. Comme j'y travaillais, la maréchale de Villars entra en bas, qui me demanda. J'envoyai mon mémoire à Pontchartrain, et je descendis. Je trouvai la Maréchale debout et seule, parce que Mme de Saint-Simon était sortie, qui me demanda si je ne savais rien, et qui me dit : "Le Chamillart n'est plus !" À ce mot, il m'échappa un cri comme à la mort d'un malade quoique dès longtemps condamné, et dont pourtant on attend la fin à tous moments* » (année 1709).

Un peu plus tôt, en 1706 : « *Ce fut une rumeur épouvantable : les galopins, les porteurs de chaise, tous les valets de la cour quittèrent tout pour environner sa chaise de poste. À peine monté dans sa chambre tout y courut. Les princes du sang, si piqués de sa préférence sur eux à servir, et de bien d'autres choses, y arrivèrent tous les premiers. [...] Les ministres accoururent, et tellement tout le courtisan, qu'il ne resta dans le salon que les dames.* »

Ou en 1720 : « *[L'abbé Dubois] dit à M. le duc d'Orléans qu'il avait fait un plaisant rêve, et lui conta qu'il avait rêvé qu'il était archevêque de Cambrai. Le Régent, qui sentit où cela allait, fit la pirouette et ne répondit rien. Dubois, de plus en plus embarrassé, bégaya et paraphrasa son rêve, puis, se rassurant d'effort, demanda brusquement pourquoi il ne l'obtiendrait pas, Son Altesse Royale de sa seule volonté pouvant faire ainsi sa fortune. M. le duc d'Orléans fut indigné, même effrayé, quelque peu scrupuleux qu'il fût au choix des évêques, et d'un ton de mépris lui répondit : "Qui ? toi, archevêque de Cambrai ?" en lui faisant sentir sa bassesse et plus encore le débordement et le scandale de sa vie* ».

Dans sa longue et pénétrante préface qui est à elle seule un véritable livre, François Raviez écrit à propos de Saint-Simon : « Chaque oeuvre a son

---

<sup>3</sup> Pour rebondir sur l'expression de Stéphane Zagdanski dénonçant le cinéma : *La mort dans l'oeil*. 2004, Maren Sell, 389 p., 20 €

secret, que l'analyse ne dévoile qu'en partie. Celui des *Mémoires de Saint-Simon* est dans la dynamique d'une écriture de fusion, capable d'unir sans les confondre les éléments les plus disparates, tout en *tenant le rythme* d'une rédaction de longue haleine, résultat d'une immersion dans les profondeurs d'une mémoire que toutes sortes de documents ravivent ». Raviez se penche sur le déclic qui transforme un jour le ministre supérieurement intelligent et totalement dévoué à ce Louis XIV qu'il admire, en un auteur de génie, peut-être le plus grand écrivain de tous les temps (comme Proust), capable de commencer à l'âge de 64 ans la rédaction de ses *Mémoires*, inachevés le remarque Raviez, puisque les derniers mots des *Mémoires* sont « *pour la suite que je me propose.* », suite dont le préfacier relève en note de bas de page qu'elle n'a jamais été découverte, espérant sans doute, et nous aussi, qu'il y aura un jour d'autres pages qui agrandiront encore l'océan de Saint-Simon dans lequel nous pouvons, chaque matin, avant de commencer notre journée, plonger pour faire quelques brasses heureuses, toujours heureuses <sup>4</sup>.

Le style de Saint-Simon a impressionné tous les écrivains depuis que les *Mémoires* ont été retrouvées et éditées, vers 1830 : Chateaubriand, Hugo, Balzac, Michelet, Flaubert, et surtout Proust. Proust considère Saint-Simon comme son grand frère, son double dans le temps, ils sont tous les deux fils de ce pays à la fois raté et magnifique, cartésien, orgueilleux, emporté par la folie des grandeurs.

À un moment des *Mémoires*, Saint-Simon cite le Roi parlant de l'art de danser dans lequel Sa Majesté excelle, et il dit ceci, dans lequel nous pouvons lire une métaphore de l'art d'écrire : « *Il disait que de ces choses qui n'étaient point nécessaires, il ne s'en fallait pas mêler, si on ne les faisait pas bien* ». Le duc de Saint-Simon a couvert l'équivalent de 7000 pages d'aujourd'hui, preuve qu'il était certain qu'il était sur la bonne route, que tout cela valait la peine. Sa devise possible ? trouvée dans une lettre à Rancé citée dans la préface : « Dire toujours la vérité sans blesser ma conscience ».

Novembre 2007

Marc Pautrel

---

<sup>4</sup> Pour ceux qui souhaitent disposer de l'intégralité du texte : Saint-Simon, *Mémoires, suivi d'Additions au Journal de Dangeau* (1691 à 1723, Tomes I à VIII). 1983-1988, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, chaque tome : environ 1600 p. et environ 50 €.